

Zeitschrift: Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Herausgeber: Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Band: 82 (1994)

Heft: 8

Rubrik: Dossier

Autor: [s.n.]

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 11.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



Parlez-vous politiquement correct?

Gigantesque entreprise de transformation des modes de la communication sociale et culturelle, le combat pour le «politiquement correct» est né dans les milieux féministes américains il y a une trentaine d'années. Etat des lieux aux USA et coup d'œil sur ses modestes débuts en Suisse romande.

Si l'on en croit les liftings subis par les dictionnaires, le «politiquement correct» triomphe aux Etats-Unis: à défaut d'avoir transformé la société américaine, le souci du PC a influencé les Américains; il les a amenés à revoir leur façon de s'exprimer. Les rapports sociaux n'ont guère évolué, mais bouleversément il y a eu, dans le climat et le vocabulaire...

Le combat pour le PC est né il y a une trentaine d'années dans les milieux féministes. Là, on estimait que pour changer les mentalités, il fallait changer le langage, balayer les mots chargés de sexismes. Premier terrain de lutte, la terminologie professionnelle. En anglais, nombre de termes comportent le suffixe «man» (homme): les féministes se sont donc employées à promouvoir un langage non connoté: le «mail-

man» (postier) est devenu «letter carrier», le «fireman» (pompier) est devenu «business executive», le «chairman» (président) est devenu «chairperson», la liste est longue... Par-delà le registre professionnel, tous les fondements de la société ont été revisités. Le «mankind» (genre humain) est devenu «humanity kind». Pour qualifier les femmes, les milieux universitaires les plus militants se sont même habitués à remplacer «women» par «womyn», histoire là aussi d'éliminer l'omniprésent «men».

Au fil des décennies, on a passé le vocabulaire au crible, d'abord pour l'alléger de tout sexismes, puis pour marquer un plus grand respect des minorités, de la différence, de la diversité. Les institutions ont banni les mots susceptibles d'offenser telle ou telle communauté. Le mouvement, issu

des campus, a gagné les médias, les entreprises et enfin la rue... Aux Etats-Unis, on ne dit (théoriquement!) plus «femme au foyer», mais «manager domestique»; on ne parle plus de handicaps, mais d'incapacités; les sourds sont devenus des «entendants différemment», les Noirs américains des Afro-Américains, etc. Les médias sont particulièrement soucieux d'éviter tout impair; leurs collaborateurs disposent souvent d'une liste de termes bannis et de leurs équivalents PC, quitte à introduire des modifications tirées par les cheveux. On en est au point où on n'ose plus parler de sieste, car le mot sous-entend la paresse!

Harceleurs hésitants

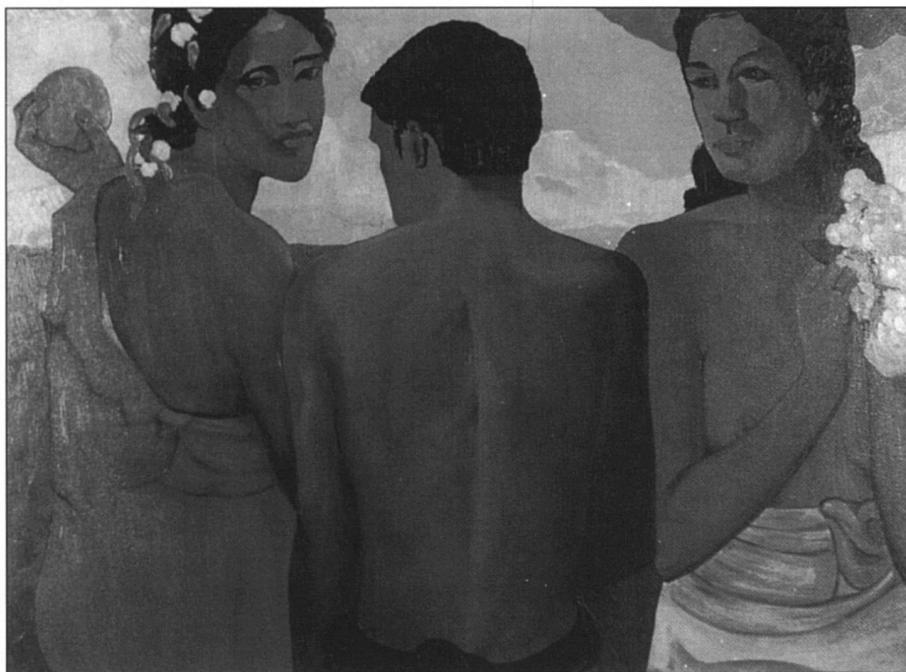
Cette lutte pour un environnement social politiquement correct, elle s'est étendue aussi à d'autres domaines, parmi lesquels le harcèlement sexuel. Sur ce point, la campagne de sensibilisation menée ces dernières années a modifié l'ambiance professionnelle pour la plupart des femmes américaines. Si l'effort d'information et de déconscientisation a été important, l'action la plus efficace a sans doute été la systématisation de poursuites en justice. Comme les dommages et intérêts s'élèvent vite à des centaines de milliers de dollars dans ce pays, les «harceleurs» hésitent à se permettre des gestes ou des mots déplacés au bureau, au magasin ou en usine. A présent, la plupart des grandes compagnies américaines ont élaboré une politique anti-harcèlement, à vrai dire moins par sens des responsabilités que pour des raisons économiques: en effet, il coûte beaucoup moins cher d'éduquer les employés que de risquer des procès! Le harcèlement n'a pas disparu pour autant, mais désormais les femmes américaines le reconnaissent pour tel, elles osent plus en parler et s'y opposer.

Sur les lieux de travail, le souci du politiquement correct amène en outre à éviter de marquer la moindre distinction entre les sexes, par crainte de renforcer les stéréotypes. Or cela ne va pas sans causer des re-





DOSSIER



Devra-t-on un jour passer au crible de la censure toutes les œuvres d'artistes (ci-dessus Gauguin) afin de mesurer leur teneur en sexismes, racisme ou autres discriminations?

mous: c'est que bien des managers perçoivent de nettes différences entre les modes de fonctionnement féminin et masculin. Selon eux, les femmes répondent mieux à une approche participative mettant l'accent sur le travail d'équipe, tandis que les hommes réagissent plus à la compétition et à la hiérarchie. D'après eux, tout le monde gagnerait à prendre en compte les différences au lieu de les occulter.

Forte de ses succès, la bataille pour le PC se poursuit ailleurs, parfois sous des formes inimaginables pour les Européennes. Exemple extrême mais parlant, l'Université d'Antioch, en Ohio, où les élèves (en majorité des filles) ont élaboré un code d'intimité sexuelle particulièrement contraignant: le consentement explicite, verbal, du partenaire est demandé à chaque étape d'un rapprochement physique; si le garçon veut passer sa main sous le pull de la fille, il doit demander d'abord. Si ensuite il veut retirer le pull, nouvelle question. S'il a envie de glisser ses mains ailleurs, troisième question (règles établies à l'usage des deux sexes, il suffit d'intervertir les rôles). Cette codification des rapports hommes-femmes fait l'objet d'un vaste débat dans les milieux féministes américains. Si les uns sont ravis de voir des garde-fous mis en place pour protéger contre tout harcèlement «soft», d'autres s'affraient de la rigidité que ces règles introduisent dans les relations. Ceux-là estiment que ce genre de réglementation se fonde sur l'idée de femmes passives et d'hommes actifs; d'après eux on prépare un retour en arrière quand on figure les femmes en victimes potentielles à protéger, et on néglige le vrai combat contemporain des femmes, qui se situe sur le plan de l'égalité économique.

Sus aux quolibets

Actuellement, la guerre contre le harcèlement sexuel se déplace vers les écoles. Voilà vingt ans qu'est entré en vigueur un mandat fédéral pour l'égalité dans les classes. Pourtant, près de neuf filles sur dix se disent victimes de harcèlement, le plus souvent sous forme de commentaires sexuels, de gestes et de regards. Confrontés à ce problème, le Minnesota et la Californie ont introduit une loi spécifique interdisant le harcèlement sexuel à l'école. Dans les milieux scolaires, on est attentif à inculquer des comportements non sexistes, et les garçons coupables de plaisanteries de mauvais goût envers les filles risquent de le payer cher: il n'est pas rare de voir des parents porter plainte au nom de leur enfant. Ainsi cette mère a poursuivi l'établissement où sa fillette de 7 ans essayait constamment les quolibets sexistes des garçons. (Reste que programmes télévisés, jeux et autre propos bien intentionnés de parents et d'enseignants continuent d'entraîner les filles vers les rôles féminins traditionnels.)

Dans les milieux scolaires, on ne pourchasse pas seulement le sexismes; plus largement, on cherche à promouvoir le respect de toutes les communautés. Cela touche non seulement le langage, mais aussi l'approche et la substance de l'enseignement. Ainsi, sur le campus, un nombre croissant de cours tentent de dépasser l'approche traditionnelle fondée sur la primauté de l'homme blanc occidental. Les manuels scolaires sont désormais soucieux d'offrir une vision tant multiculturelle que multi-ethnique...

Cette volonté de prendre en compte la différence, l'éducation s'en veut la garantie et de fait la tolérance progresse, au moins

sur le plan institutionnel et public. En témoigne l'ouverture des Américains aux gays; il reste – surtout dans le «pays profond» – bien des Américains hostiles aux homosexuels, mais fondamentalement la réalité gay est entrée dans les mœurs, et là comme ailleurs le combat pour le PC a joué un rôle majeur. Signe des temps: la plupart des feuilletons télévisés intègrent dans leur scénario des personnages gay, tout comme ils intègrent des personnages d'origines ethniques diverses...

Autre terrain où s'est incarné le souci PC, la religion: aux Etats-Unis, Noël est une fête nationale; pour respecter la diversité des opinions religieuses et en faire une fête universelle, séculière, on s'attache par contre à gommer la spécificité chrétienne de la célébration. Du coup, une municipalité de Virginie a été poursuivie en justice pour avoir présenté une scène de Nativité sur la voie publique... Afin de neutraliser la crèche, indiscutablement chrétienne, on ajoute donc des rennes en plastique, des Père Noël et autres bonhommes de neige sans appartenance confessionnelle!

Débat chaud

Le PC, ses bienfaits et ses excès, alimentent un débat intellectuel qui est sans doute le plus chaud de l'heure aux USA. Face aux progrès du PC dans la société, des protestations s'élèvent aujourd'hui, revendiquant le droit à la liberté d'expression. La tradition américaine privilégie un respect absolu de cette liberté, et nombreux sont ceux qui refusent le carcan que constitue l'impératif du «politically correct». La controverse est particulièrement fiévreuse sur les campus. Les opposants au PC y parlent de «KGB de la pensée». Ils brandissent le spectre d'une dictature intellectuelle; selon eux, on en vient à une forme sournoise d'intimidation, d'intolérance et de puritanisme. Ces réfractaires, les avocats du PC les dépeignent comme des conservateurs cherchant – sous couvert d'une rhétorique de la liberté – à renverser les acquis des femmes, des Afro-Américains et des homosexuels.

Mais par-delà toutes ces querelles, il ne fait aucun doute que le souci du PC a eu un impact extraordinaire et globalement très positif aux Etats-Unis. De toute évidence, cette croisade a fait avancer la cause des femmes, et plus généralement la cause du respect des diversités, du multiculturalisme. Pour s'en convaincre, il suffit de comparer le tout-venant d'une conversation aux USA et en Europe. Face aux Américains, les Européens font piètre figure, tant ils sont prompts à parler en termes peu flatteurs des femmes, des homosexuels, des «autres» quels qu'ils soient! Le PC n'est pas exempt d'écueils: ils ont pour nom rigidité, intolérance, aseptisation de la pensée. Cela dit, ses indéniables bénéfices valent bien quelques casse-tête pour concilier liberté de propos et respect d'autrui...

Mary Baxter, USA



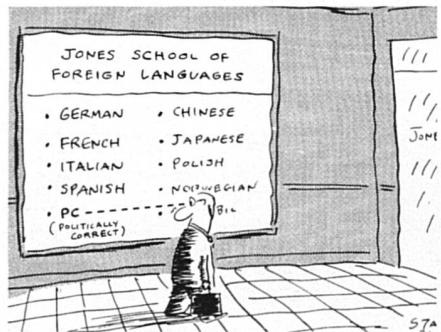
Attention, danger de victimisation!

Un journaliste du magazine Time dénonce dans un ouvrage décapant les effets débilitants du PC aux USA

«Fuck Free Speech» (merde à la liberté d'expression): telle est l'inscription qui figurait sur les badges arborés par un groupe de féministes partisanes de la libéralisation de l'avortement lors d'un débat organisé sur ce thème en 1992 à New York. Robert Hugues, auteur d'un ouvrage corrosif sur «l'invasion du politiquement correct» aux Etats-Unis*, donne cet exemple choc, parmi d'autres, pour illustrer les possibles dérives totalitaires du PC à la sauce américaine.

D'habitude, les détracteurs du phénomène s'en prennent uniquement à ses formes dites «de gauche», issues de l'exacerbation de l'exigence égalitaire en faveur des groupes de la population traditionnellement minorisés. C'est le cas de l'épisode new-yorkais à peine cité, où la revendication, par les femmes, de la libre disposition de leur corps débouche sur la volonté d'interdire de parole les opposants. Mais Robert Hugues, qui est un Australien vivant aux USA, écrivain et journaliste au magazine *Time*, se montre, lui, tout aussi sévère pour ces formes de droite.

Ainsi, toujours en matière d'avortement, consacre-t-il, symétriquement, des pages vitriolées à l'idéologie conservatrice de l'Amérique profonde, et à l'intolérance fanatique des militants de «Pro Life». Le «politiquement correct» est à ses yeux tout aussi détestable que le «politiquement correct».



La Culture gnangnan.

Dessin de couverture.

Idéologie encombrante

Dans les deux cas, ce qui préoccupe Hugues, c'est l'emprise croissante des critères idéologiques sur la gestion de la vie civique, sur l'élaboration du savoir et sur la production culturelle. Son livre n'est pas le fait d'un obscurantiste borné, mais d'un libéral sincèrement attaché aux valeurs de la démocratie et du multiculturalisme. Il mérite d'être pris au sérieux, même si on ne peut pas le suivre dans toutes ses conclusions.

En ce qui concerne la défense des «minorités» (Noirs, homosexuels, handicapés... et bien sûr femmes), la thèse de Hugues est que l'hyperprotection artificielle dont elles bénéficient dans la société américaine contemporaine aboutit à leur victimisation

systématique et donc, en fait, à une nouvelle forme de dévalorisation. Par exemple, dans le domaine culturel, qui intéresse tout particulièrement Robert Hugues, on ne fait pas avancer la cause des femmes, bien au contraire, en substituant aux critères de qualité intellectuelle ou artistique le critère du sexe de l'auteur d'un livre ou d'un tableau, ou les théories féministes qu'il contient. Mieux vaut se battre pour que les femmes ne soient pas socialement défavorisées par rapport à la création.

Dans le même ordre d'idées, rejeter en bloc toute la culture dominante, élaborée par et pour des hommes (mâles) blancs, hétérosexuels... et morts, n'est pas le bon moyen pour stimuler et valoriser les autres formes de culture. C'est aller tout droit vers un séparatisme culturel appauvrissant pour tout le monde.

Danger: cloisons!

Toutes les féministes qui tablent plus sur l'affirmation de soi que sur les jérémiales, et qui font plus confiance à l'ouverture qu'à la fermeture pour renforcer leur position dans la société, ne peuvent que souscrire à cette vision des choses. D'autant plus qu'elle est assortie, répétons-le, d'une critique acerbe de l'hystérie anti-féministe de toute une partie de l'opinion américaine.

Deux réserves de taille, cependant. Premièrement: le politique est partout, dans toutes les productions culturelles, dans toutes les médiations sociales. Il faut en tenir compte intelligemment plutôt que de se voiler la face. Il faut dire tout haut et fort qu'un livre féministe peut être un mauvais livre; mais il faut dire tout aussi haut et fort que la teneur politique d'un bon livre féministe contribue à faire qu'il est bon. Et vice versa!

Deuxièmement: en ce qui concerne le langage non sexiste (ou non discriminatoire en général), Hugues prétend qu'il ne fait pas avancer d'un pouce l'égalité réelle, et qu'il contribue au contraire à occulter les vrais problèmes. Or, s'il est juste de se moquer, comme il le fait, de certains excès ridicules, il faut être aveugle, ou de mauvaise foi, pour nier que la féminisation du langage légitime socialement le féminin, et contribue donc à faire évoluer les mentalités.

Silvia Ricci Lempen

* Robert Hugues, *La culture gnangnan*, éd. Arléa, 1994, 254 p.

Abus de bonnes intentions!

(bma) - Barbara Rogan est Nord-Américaine, juive et blanche. Ecrivaine reconnue aux Etats-Unis, elle a publié plusieurs ouvrages chez le même éditeur auquel elle soumet bien sûr son dernier roman, *A Heartbeat Away*, une histoire qui se déroule aux services des urgences d'un hôpital de Brooklyn. Tout naturellement, elle a vu, senti, choisi des personnages à la peau noire. Et de s'entendre suggérer par sa lectrice attitrée qu'elle devrait les «blanchir», parce que cela serait politiquement plus correct...

Barbara Rogan refuse catégoriquement et publie son livre chez un autre éditeur. Un livre qui suscite une large polémique aux Etats-Unis: critiqué par des Blancs politiquement corrects et apprécié par de nombreux noirs américains. Commentaires de l'auteur: «Si l'on est conséquent dans ce genre de réflexion, cela signifie que les musiciens blancs ne doivent plus jouer de jazz, et les musiciens noirs de musique classique et que Gauguin n'avait rien à faire à Tahiti. Nous avons alors atteint le point où chacun reste coincé dans son propre ghetto et finalement ne lira plus que ce qu'il a lui-même écrit. Et pour moi, la profession d'écrivain se situe exactement à l'opposé. En littérature, il s'agit justement de lever des interdits et de s'imaginer dans des lieux et des situations jusqu'alors inconnus de nous.»



«J'ai plutôt un penchant pour ce qui est incorrect...»

En Suisse romande, le débat ne fait que s'amorcer. Dans le milieu culturel, le PC suscite la méfiance, comme chez Martine Paschoud, directrice du Nouveau Théâtre de Poche.

Entre deux rendez-vous et juste avant une répétition, Martine Paschoud, femme de théâtre de son état – elle est comédienne et metteuse en scène – m'accueille dans un petit bureau plein de vie. Celle qui dirige le Nouveau Théâtre de Poche de Genève depuis 1984, dévore une grappe de raisin – «excusez-moi, c'est pour prendre des forces!» – tout en feuilletant son curriculum vitae – «pas complet, mais bon, ça ira» – et en jetant un coup d'œil sur des photographies de sa personne qu'elle trouve, en bloc, toutes fort mauvaises. Quand au politiquement correct, sujet de l'interview, elle le balaye vite fait.

– Vous savez, si quelqu'un venait me voir après un spectacle pour me dire que ce dernier est politiquement correct, j'aurais plus peur pour son mental que pour le mien. Jusqu'à présent, je n'ai pas eu ce type de commentaire direct. Mais il y a certainement un danger du côté des politiciens et des gens des médias de l'intérioriser et de juger par cette lunette. Les élites occidentales sont vite influencées par les Américains. Mais le rôle de l'artiste est ailleurs, lui doit contester, tout contester.

– Quelle est votre définition du politiquement correct?

– Définition, c'est beaucoup dire. Je me rappelle avoir lu, il y a deux ou trois ans, un article sur le sujet. Une chose est certaine, dès que j'entends cela, je me méfie, car qui dit politiquement correct dit également politiquement incorrect, dit qu'il y a donc des choses à cacher. Signifie que l'on veut sauver les apparences.

– En bref, ça vous dérange?

– Plus, ça me fait peur. On énonce des catégories pour mieux les contrôler. Politiquement correct signifie aussi socialement correct, sexuellement correct, homme ou femme correct. Toute catégorisation déresponsabilise les gens. Si on me dit ce que je dois faire, je n'ai plus de responsabilités, je ne prends plus de risques. Le politiquement correct n'est pas une valeur que j'ai intégrée ou qui se trouve dans ma conscience. Je préfère mettre un virus, un grain de sable. A vrai dire, j'ai plutôt un penchant pour ce qui est incorrect.



Martine Paschoud: réticente à ce qui pourrait être des entraves à la création.

(Photo Mario del Curto, Lignerolle)

– Le PC, les diktats, même pavés de bonnes intentions, vous hérisseut?

– Ma position est de remettre en question les idées reçues, je n'ai pas de message à faire passer. Au théâtre, on raconte des histoires et on met en jeu les contradictions du monde. On fait apparaître un peu de vérité, on remet en question les dominations de toutes sortes.

– Issu du féminisme, le politiquement correct part d'un bon principe, celui de défendre les minorités.

– Mais sous le vernis de la tolérance, on produit de l'intolérance. Sous forme de fiction je n'ai rien à dire contre Médée tuant ses enfants, ou Roberto Zucco, même s'ils sont peut-être politiquement peu corrects. La cruauté dans les contes, l'imaginaire, c'est important. Terrible si on en vient à vous dire ce qui est «oniriquement correct». Pourquoi évacuerait-on tout ce qui est incorrect? C'est comme la mort. On la refoule. On n'exprime plus rien. On tue la pensée. On a tous des zones obscures en nous. Il est bon d'en parler, d'évoquer les pulsions, le racisme, le rejet de l'Autre. Il faut y réfléchir et se battre contre ses fantômes, non pas décréter qu'ils n'existent plus en plaquant des étiquettes corrects/pas corrects. C'est très binaire tout ça. Cela me fait penser à l'informatique: les oui/non de l'ordinateur. C'est un gigantesque essai de

contrôle des comportements humains, de se substituer à la vraie question de l'éthique. Et puis aux USA, je pense que les exclus s'en fichent de ce qui est politiquement correct ou pas. Ce sont des gens favorisés qui produisent ce type de chose. A la limite, c'est même très raciste de dire: «Tu ne mets pas de noir dans ton histoire!» (voir encadré Barbara Rogan).

– Que pensez-vous de l'interdiction du Mahomet de Voltaire jugé politiquement incorrect?

– Au moment du tricentenaire, c'est d'un ridicule achevé, surtout que l'on sait que Voltaire s'est élevé sous le couvert d'une critique de l'islam contre la religion catholique et certainement contre toutes les formes d'intolérance. Il s'agit d'une censure réelle et totalement scandaleuse et d'une absence de courage de nos autorités. Sous prétexte de ne pas heurter la sensibilité de certaines minorités, on bannit une œuvre qui fait partie de la tradition occidentale issue du Siècle des Lumières. Pourquoi alors ne s'élèverait-on pas plutôt contre toutes les formes de fanatismes? Intervenir en Bosnie, défendre les démocrates algériens, ou une femme comme Taslima Nasrin, défendre les vraies valeurs démocratiques. C'est l'ouverture à d'autres types de censure. Pourquoi ne pas empêcher de monter *Le Marchand de Venise* de Shakespeare et tant d'autres.

– Le politiquement correct n'est pas votre tasse de thé, mais vous êtes néanmoins sensible à la cause des femmes; il y a beaucoup de personnages féminins dans le programme de la saison 94/95 du Poche.

– Certes. J'ai beaucoup mis en scène de personnages féminins, car ils me touchent en tant que femme, comédienne, metteuse en scène. J'ai créé des personnages auxquels je pouvais souscrire, ou pas. Je peux soutenir une cause dans l'urgence parce que cela fait partie d'une lutte générale contre l'oppression, mais je ne veux pas m'enfermer. Si on est contre l'oppression, on est contre toutes ses formes. La cause essentielle à laquelle je consacre mon énergie et mes forces est celle de la création théâtrale.

Brigitte Mantilleri



Réviser ses classiques...

Quelques enseignantes développent des stratégies pour sortir des stéréotypes et des préjugés.

Faut-il, dans l'enseignement, brûler Rousseau ou passer comme chat sur braise sur l'*Education de Sophie*, sous prétexte que les idées de son auteur sont par trop sexistes? Comment, de manière plus générale, transmettre aux nouvelles générations un héritage qui les enracine dans leur culture, mais non dans les préjugés?

Sur ce parcours, semé d'embûches, quelques enseignantes sensibilisées à un tel débat ont développé des stratégies toutes personnelles tantôt expérimentées, tantôt expérimentales... Pour cette professeure de latin au Cycle d'orientation genevois, l'humour vient souvent fort à propos décodier les mœurs et adages romains reléguant les femmes au rang d'ornement! Par la brèche du rire s'établit ainsi un dialogue sur leur place dans la société d'alors et d'aujourd'hui. Avis partagé par une consœur valaisanne qui, chaque année, en grammaire par exemple, assortit l'explication du masculin primant sur le féminin de commentaires décoiffants sur cette convention tout à fait discutable, datant d'une époque où les femmes n'avaient pas droit à l'instruction.

Enseignant l'histoire et l'allemand à des élèves et des apprentis d'une école supérieure de commerce genevoise, Rita n'hésite jamais à proposer un regard différent sur



Aborder l'Histoire sans préjugés en y parlant des femmes qui l'ont influencée (ci-dessus Catherine de Médicis).

certaines matières au programme, tout en jonglant avec les contraintes de temps: «Sur la question du despotisme éclairé au XVIII^e siècle, je choisirai de présenter Catherine de Russie plutôt qu'un autre souverain de l'époque. Je traite la Révolution française en suivant le programme, mais

parallèlement à la «Déclaration des droits de l'homme et du citoyen», j'évoque Olympe de Gouges et sa «Déclaration des droits de la femme et de la citoyenne». En parlant des deux dernières guerres mondiales, je relève aussi bien la présence des hommes au front que celle des femmes à l'usine. J'ai toujours mon fil rouge et le souci d'intégrer la femme dans mes cours, sans pour autant laisser tomber les idées de l'histoire européenne dont nous sommes issus.» Très engagée dans cette démarche, Rita souligne l'importance d'une réflexion et d'un travail personnel pour enrichir ses sources et la nécessité de repenser, entre collègues, la transmission de la culture sous un angle nouveau.

Mater les femmes

Quant à Béatrice, enseignante, généraliste dans une classe de «terminales» d'un Cycle d'orientation valaisan, c'est la diversité des mentalités de ses élèves, en majorité Espagnols, Italiens, Yougoslaves, Turcs, qui l'a amenée à modifier une première approche jugée imprudente... «Plus je devenais féministe, moins j'avais envie de ressasser le sujet de l'infériorité séculaire des femmes et des injustices, pour éviter les rigolades des plus machos: «Ah, madame, ils avaient bien raison les mecs, voilà comment il faut mâter les femmes!» ou le triumphalisme des garçons musulmans: «Chez nous, madame, c'est encore comme ça!». Je refuse de leur offrir le couteau par le manche, même pour la plaisanterie. Les filles ne sont pas assez fortes pour protester et ne parviennent pas à se fâcher. Je parle plutôt de Sapho, Hatshepsout, Nefertiti ou Cléopâtre, en levant un peu le pied sur Jules César, par exemple. Et jamais je ne dirai que des épouses de chefs d'Etat ont gouverné dans l'ombre, par procuration. Je ne veux pas de ces exemples pour mes élèves filles. Je les veux debout et j'ai toujours une histoire à placer sur de grandes figures féminines...»

Pour nos quatre enseignantes, il est temps de réviser ses classiques, à commencer par l'Ecole des Femmes!

ABONNEZ-VOUS!
POUR LE RECEVOIR CHEZ VOUS l'année

Fr. 60.-*

NOM: _____ Prénom: _____

Adresse: _____

N° postal et lieu: _____



*(AVS Fr. 48.-. Abonnement de soutien: Fr. 70.- ou plus – étranger Fr. 65.-)

A renvoyer à *Femmes suisses*, case postale 1345, 1227 Carouge

Michèle Michelod

Femmes suisses Octobre 1994